

Préface de monsieur Michel Lacombe, pilote commandant de bord Air France

Adrienne Bolland, « une jeune professionnelle bien de son époque ».

À l'instar de la première élève (Patricia Haffner) qui, après ouverture aux filles par le Premier ministre (Pierre Messmer), en 1974, intégra notre école nationale (ENAC) comme pilote, Adrienne réussit 55 ans plus tôt à obtenir une des premières formations de pilote payées par l'État à l'âge de 24 ans. Adrienne Bolland peut donc certainement être considérée comme la toute première pilote cadette de l'aviation civile française. Elle avait juste 50 ans d'avance sur son époque.

À la lecture de sa biographie, on peut penser qu'elle n'aurait en rien démerité dans une de nos promotions de pilotes, elle en avait la hardiesse, la même envie de vivre et le même goût de potache pour les bonnes blagues.

Et pourtant, trop en avance sur son temps, Adrienne Bolland, Légion d'honneur, multi recordwoman, bien qu'ayant obtenu son brevet de pilote de transport n°751, ne put jamais entrer dans une compagnie aérienne en raison de la misogynie qui excluait les femmes pilotes à l'époque.

Elles sont maintenant 8% à occuper ce poste à Air France, où le premier pilote A380 fut une femme instructeur (Patricia Haffner) et/ou certaines occupent bien évidemment des postes d'encadrement. Joon (nouvelle compagnie) vient de nommer Sophie Bordmann (CdB A330/340) comme directrice des opérations aériennes.

De ce simple point de vue, nos deux mondes et nos deux époques sont donc vraiment éloignés.

À ce monde naissant, de passions, de folies, d'apprentissage sur le tas, de risques (parfois jugés maintenant inconsidérés), de survie, de découvertes et de défrichage de notre future industrie, notre époque moderne a répondu, pour une meilleure gestion des risques et de la sécurité de nos passagers, par de nouveaux avions, plus fiables, plus confortables, de nouvelles méthodes de travail, de nouvelles méthodes de formation (Competency Based Training, Evidence Based Training, Alternative Training and Qualification Program), toutes censées améliorer la sécurité de nos vols et la « résilience » de nos pilotes et les préparer ainsi à être capables de faire face à l'improbable.

Ces deux époques sont pourtant à jamais unies, pour, comme dit le slogan de la compagnie portant fièrement nos couleurs nationales : « Faire du ciel le plus bel endroit de la Terre ».

Au-delà de ces différences et de leur point commun sur l'inventivité de l'être humain, Madeleine Arnold-Tétard décrit avec justesse le portrait d'une des toutes premières figures de notre aviation, modèle de fougue dans sa jeunesse et d'exemplarité tout au long de sa vie, dans laquelle beaucoup de nos jeunes collègues pourront encore se reconnaître.

« Une femme qui vaut un homme, “une” pilote qui vaut “un” pilote, mais qui de plus, comme le dit justement Marcel

Bleustein-Blanchet a donné, à beaucoup de filles et aussi de garçons “une raison de plus pour répondre à l’appel pressant de leur passion” ».

Merci à l’auteur de rappeler, à chacun, la vie passionnante d’Adrienne Bolland et cette époque ô combien impliquante pour cette petite population de pionniers qui nous a ouvert le chemin.

Même si le grand public aura encore du mal à saisir la portée de l’exploit réalisé par cette jeune femme de 26 ans lors de cette toute première traversée (1921) de la Cordillère des Andes, seule sur sa drôle de machine volante, les pilotes et les passagers qui rejoignent quotidiennement Santiago du Chili dans le confort de nos avions modernes savent, eux, que cette traversée des Andes reste encore, cent ans après, un moment toujours délicat de ce vol, durant lequel des turbulences sévères peuvent même être rencontrées.

Ceux qui auront lu ce livre pourront alors avoir une pensée pour Adrienne Bolland qui restera toujours celle qui, la première, en révéla la faisabilité.

Michel Lacombe
CdB B777 - TRE - TRI (20 000 h de vols)
Air France Training Data Analysis
Air France ATO Safety Manager
Air France ATQP Leader
EASA EBT Implementing Group

Introduction

J'ai fait la « *connaissance* » d'Adrienne Bolland en 1989, cela remonte donc à fort longtemps. Bien sûr, pas directement de visu, puisqu'elle avait quitté ce monde quatorze années plus tôt. Sollicitée par le directeur de l'époque du tout nouveau lycée professionnel de Poissy dans les Yvelines, monsieur Loiseau, je me devais donc, selon sa demande, de tout rechercher sur la vie de cette aviatrice émérite afin que son nom soit donné à cet établissement. Suprême honneur, pour tout un chacun, que de voir son nom s'afficher au-dessus de la porte d'un bâtiment, d'une rue, avenue, place ou autre : vous vivez ainsi pour l'éternité.

À l'époque, j'étais déjà archiviste-documentaliste de la ville de Meulan et monsieur Loiseau, que je connaissais très bien de par notre passion mutuelle pour l'Histoire, me contacta afin que je débuse des informations sur la *Demoiselle volante* comme il la nommait. Vaste défi qu'il me lançait là.

J'essayai donc de trouver qui était cette fameuse Adrienne, et recherchai tout d'abord son acte de naissance qui me donnerait, je l'espérais, d'autres renseignements sur sa vie par le fait des mentions marginales. Cependant, à l'époque de ma recherche, pas d'Internet, pas de réseaux sociaux, uniquement le téléphone, la correspondance ou tout simplement le déplacement dans les archives municipales ou départementales !

Je pris donc mes cliques et mes claques et réussis à savoir qu'Adrienne Bolland était née à Cachan où je demandai, sans tarder,

son acte de naissance qui me révéla d'ailleurs une curiosité. L'officier de l'état civil se trompa sur l'orthographe du nom : contrairement au reste de la famille, Adrienne s'appela *Bolland* au lieu de *Boland*. Prémonition ? La demoiselle allait donc avoir deux « L » pour se lancer dans le monde.

Je venais donc de m'embarquer sur un monoplan et traversai, bien sûr, quelques zones de turbulences, qu'aurait sans doute appréciées notre intrépide héroïne. Avec, pour seul passager, mon petit bagage habituel de promenades tranquilles au travers des forêts historiques terrestres, il me fallut survoler un autre monde, non exploré jusqu'à présent pour moi : celui des *Avionneurs*.

L'horizon me parut, tout d'abord, complètement bouché : des montagnes d'impossibilités à gauche, des plaines interdites à droite, il me fallait absolument trouver un passage menant à ceux qui l'avaient connue, aimée, détestée, côtoyée au cours de sa vie trépidante et, pourquoi pas, éveiller en eux des souvenirs joyeux ou même douloureux.

Après une bonne vingtaine d'appels téléphoniques tous azimuts, je finis pourtant par trouver la piste me permettant d'atterrir là où j'aurais dû frapper en premier : la porte d'un immeuble cossu du XVI^e arrondissement de Paris, juste face à la tour Eiffel, au 4 rue des Écoles. Tour qu'Adrienne avait dû voir quelque peu construire et où elle avait vécu tant d'années en y laissant son empreinte indélébile.

Madame Bronstein, l'amie de toujours d'Adrienne, avait accepté de me recevoir avec beaucoup de gentillesse en compagnie de son fils et je ne les en remercierai jamais assez pour tout ce qu'ils m'ont appris.

Par ailleurs, je contactai monsieur et madame Edouard Brobowski, travaillant à la maison de la Radio, ceci sur le conseil de monsieur Bronstein. Le couple était auteur d'un film sur Adrienne Bolland, retraçant sa traversée des Andes. Ces derniers acceptèrent de venir en faire la projection lors de l'inauguration du lycée de Poissy, à laquelle assistèrent de nombreuses personnes de l'entourage d'Adrienne, ainsi que le président des « *Vieilles Tiges* » qui me fit le grand honneur de répondre à l'invitation que je lui avais lancée. Furent également

présents plusieurs membres de sa famille proche, côté Bolland et côté Vinchon.

Mon seul regret, n'avoir pu rencontrer cette aviatrice exceptionnelle en personne. Elle avait déjà rejoint les nuages d'où elle m'a sans doute inspirée.

Madeleine Arnold-Tétard

La petite Adrienne, l'enfant terrible...

Adrienne, Armande, Pauline Bolland est née à 7 heures du matin le 25 novembre 1895 à Arcueil-Cachan au numéro 2 de la rue des Écoles⁽¹⁾. D'un père publiciste, de nationalité belge, Henri André Joseph Boland et d'une mère sans profession, Marie-Joséphine Élisabeth Pasques. Adrienne arrive au monde alors que son frère qui la précédait venait de mourir en nourrice. Adrienne se trouve donc être la dernière venue d'une fratrie de sept enfants. Sa chère maman, Marie-Joséphine, ne manquait pas de travail.

Dès son plus jeune âge, Adrienne montre une volonté tenace et sera même considérée comme un véritable *garçon manqué*. Malgré une consistance fragile, Adrienne ne manque jamais de se faire remarquer de sa fratrie comme si elle était leur égale en tous leurs jeux. Courant les bois familiaux, elle se fond dans la nature, mais aussi au cœur des choses défendues par sa mère. Adrienne ne rechignait en rien à suivre ses aînés pour grimper aux arbres, escalader les endroits abrupts et parcourir, tout comme eux, des kilomètres à pied. Ils ne sont plus que six dans cette fratrie extraordinaire et le seul garçon restant, Benoît, fait office de grand frère et de père aussi, lorsque ce dernier trouvera la mort.

(1) Étrange cette naissance dans une rue des Écoles et son décès dans cette même dénomination de rue, 70 ans plus tard !

La famille est établie à Donnery, dans une propriété bordant le canal d'Orléans, appelée « *Les Charmettes* », du nom de ses premiers occupants et propriétaires : la famille Charmet, négociants en vins et ayant appartenu, précédemment aux Boland, au romancier Ponson du Terrail, et ce depuis le 19 février 1861. Ce dernier s'y était installé avec ses fusils, ses chiens, dans le chalet de la cour. C'est de là qu'il écrivit la plupart de ses romans de village où, sous des pseudonymes d'une transparence hardie, il mettait en scène certaines familles du pays. Sa veuve habitait encore les environs lorsque les Boland s'y installent, son beau-père était maire de Donnery. Après la mort du romancier, « *Les Charmettes* » resteront vides pendant plusieurs années. Le bruit s'était répandu que l'ombre de Rocambole revenait, par les nuits sans lune, errer à travers les appartements abandonnés. Henri Boland, qui n'avait nullement peur des fantômes, lut par hasard des affichettes annonçant la vente du domaine et l'acheta 9 000 francs. Une bagatelle !

Henri et Marie-Joséphine se sont mariés en 1882. Marie-Joséphine est la deuxième fille d'une famille de huit enfants dont les ancêtres belges étaient installés au château d'Allonnes depuis 1814. Son père, Jean Joseph Pasques, en était le propriétaire avec son épouse, Anne Clémence Penillon.

C'est dans cette maison des « *Charmettes* » qu'Henri Boland vécut en seigneur châtelain, la boutonnière fleurie de l'ordre de Sa Majesté A. Kalakaua⁽²⁾ rendant le pain béni, s'asseyant sur un banc d'œuvre, patronnant les écoles, les orphéons, les musiques locales et recevant, à sa table abondamment garnie, tous les gros bonnets de l'endroit dont quelques-uns, quand il épousera, en 1882, Marie-Joséphine Pasques, tinrent à l'honneur de signer le contrat de mariage en tant

(2) Il se pourrait qu'il s'agisse du roi David Kalakaua, né à Honolulu en 1836, mort à San Francisco en 1891, dernier roi régnant sur Hawaï. Il s'était rendu en Europe en 1881 pour y accueillir des partitions, car musicien dans l'âme et même compositeur à ses heures perdues. Henri Boland le rencontra-t-il lors de ce voyage ?

que témoins, en lieu et place des parrains légitimes, à savoir Léon Gambetta et Victor Hugo.

C'est encore là qu'il se promènera avec un haut personnage dont la ressemblance est frappante avec le roi Léopold II que l'on prendrait volontiers pour son frère naturel. Était-ce réellement le roi des Belges qui fut l'hôte des « *Charmettes* » ? Il y a de fortes chances, étant donné les relations d'Henri Boland, qui ne reculait devant rien pour se tailler une aura de gentleman-farmer bien dans sa peau et ayant définitivement tourné le dos aux ennuis qui l'ont amené à s'enterrer dans ce petit village du Loiret.

Voyons un peu, grâce au témoignage laissé par un journaliste du XIX^e siècle, ce qu'était ce domaine qu'il vient d'acheter !

La maison des « *Charmettes* » est une réelle maison de maître.

Le journal *Le Gaulois*, organe de presse de l'époque, ce 14 janvier 1884, par la plume acerbe de son correspondant nommé Joël (sans autre indication), décrivait ainsi cette demeure : *Il faut prendre aux Aubrais, la ligne ferrée dite de l'État qui monte aux allures de tortues à Orléans, à Châlons-sur-Marne et si vous descendez à la halte de Donnery, vous apercevrez, sur la droite, un peu avant le village, une propriété qui se distingue du troupeau des bicoques massé derrière elle sinon, par un grand air de gentilhommière du moins par l'étendue, par l'aménagement, ainsi que par un certain aspect de bonhomie et de confort bourgeois. Dans une cour ombragée, de gros arbres, un vaste chalet sert de communs. La maison d'habitation se hausse sur un perron de quatre marches. Elle n'a qu'un étage et se coiffe d'un toit d'ardoises agrémenté de girouettes. Au rez-de-chaussée une cuisine, dans laquelle danserait, à l'aise, tout un immeuble parisien, un salon dallé de noir et de blanc et une salle à manger dont les dessus de portes et les encoignures sont ornés de corneilles, de bondrées, d'écureuils et de renards empaillés. À l'étage supérieur, les appartements ouvrent sur un long couloir qui va d'une extrémité à l'autre du logis, et le cabinet du maître qui donne sur un canal aux berges ponctuées de peupliers. Pièce sans caractère particulier, avec sur la cheminée, en guise de pendule, un petit coffre-fort avec une serrure compliquée. Une bibliothèque dans laquelle on remarque,*

précédés de dédicaces affectueuses, les œuvres de Victor Hugo et le livre sur la police des mœurs du citoyen Yves Guyot, enfin un bureau qui supporte un volumineux manuscrit et de nombreuses feuilles éparses d'un travail commencé. Le manuscrit est intitulé « La Traite des Blanches » et le travail s'appellera « Histoire de mes procès ».

Par un escalier en fer à cheval où descendent de larges baies du salon et de la salle à manger, dans un jardin qui aboutit, par une superbe allée de charmes à une vieille grille de fer forgé, d'où au-dessus de celle-ci trône une inscription : « LES CHARMETTES ».

Henri⁽³⁾ aurait eu quelques problèmes en affaires politico-financières en 1883, ce qui l'obligea à prendre la fuite avec sa femme et leur première fille, Marie-Elizabeth, sur l'île de Guernesey. Puis, ils reviennent en France en 1889, accompagnés de deux autres enfants nés à Guernesey, dont un fils, Benoît, qui sera plus tard sur le *Pourquoi Pas* du commandant Charcot (expédition de 1908 à 1910).

En effet, Henri Boland s'extrait difficilement de gros ennuis générés par des malversations qu'il aurait faites aux dépens de la banque luxembourgeoise établie à Marche en Belgique et de son gérant, Henri Jacquemin, lui-même condamné à cinq années de prison pour usage de faux. Les fonds de la banque de Marche se trouvaient être en faillite frauduleuse et auraient permis à Henri de créer le journal *Le National* et d'acquérir la propriété des « *Charmettes* » à Donnery. Au procès, pour sa défense, il dira avoir donné les 16 000 francs qu'on lui reprochait d'avoir détournés à deux députés français, afin d'obtenir leur appui dans la création d'une entreprise de Crédit agricole. Il produira même les témoignages de Victor Hugo en personne et du chef de cabinet de Léon Gambetta dont il était l'ami. Henri sera condamné à six mois de prison préventive. Il sera finalement acquitté par le tribunal correctionnel de Marche.

(3) Henri Boland écrit plusieurs ouvrages dont *La guerre prochaine entre la France et l'Allemagne*, publié en 1884.